Les châteaux romands : Bavois

Autor(en): **Clavel, C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-217630

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

60me ANNEE — N° 50 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 16 décembre 1922.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

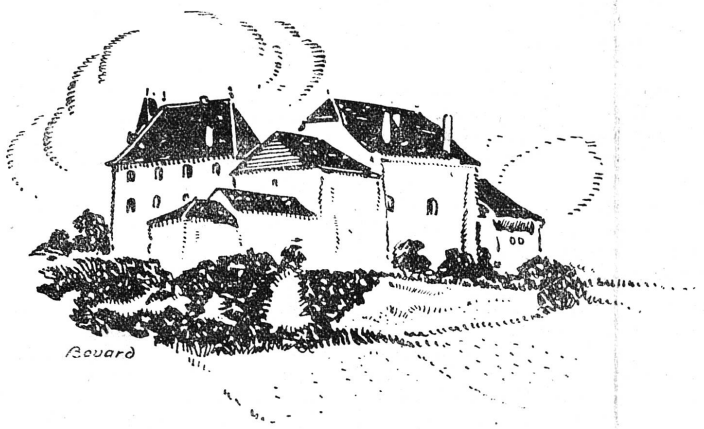
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse*, un an **Fr. 6.—**
six mois, **Fr. 3.50** — *Etranger*, **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES CHATEAUX ROMANDS

BAVOIS

Malgré les Bourla-Papey qui y pénètrèrent avec furie, portant le feu dans les archives, malgré les orages du seizième siècle et les pillages ou les incendies où tant de châteaux furent détruits, le manoir qui garde le col d'Entreroches est toujours présent à son poste. Comme la gorge voisine est embrochée, à l'instar d'un pauvre chapon, par le fer des rails, le vieux castel s'est endormi, n'ayant plus rien à surveiller. Plus de malandrins, plus de Sarrasins, plus de petits bateaux dans le canal ! Bonne nuit donc ! Mais s'il dort aux antiques batailles, aux vieilles consignes, le château de Bavois vit pourtant ; il rêve en abritant lourdement l'existence plus normale, plus belle, plus féconde, du laboureur et du vigneron.

Evolution en vérité heureuse, superbe et qui n'est dépassée en dignité que par celle des forteresses muées en asile d'orphelins ou de vieillards...

Ici la terre, les tenant de la terre sont graduellement montés ; de serfs ils sont devenus paysans libres et les voici se chauffant les membres usés où leurs frères ou leurs aïeux venaient très humbles quérir grâces et secours chez le seigneur.

Oh ! je n'écris pas ces lignes pour maudire la rudesse ou la cruauté des anciens maîtres du manoir, des champs et de l'Eglise St-Légier de Bavois. Le château joua son bon rôle et les humbles, ici comme ailleurs, bénirent aussi les murailles tutélaires des siècles de rapine et de sauvagerie générale. Même les Bernois, les Morlot. les Saussure, les Pillichody ne méritent point de pensées démagogiques de bas étage.

Tous ces gens de qualité, ne sont plus, ni les uns ni les autres *intra muros*, les siècles, leurs éruptions sociales justes ou injustes ont éliminé la féodalité de ces lieux dont les restes sont le symbole poétique.

Le château baigne donc dans ce qui est le meilleur de notre vie moderne, dans le travail et l'espoir un peu vague, sauf chez les initiés au problème de la vie et de la mort des humains et de leurs demeures.

En fait de bain, est-ce que ce mot de Bavois ne vient pas évoquer les rivages de quelque lac ? « Baiœs » disent doctement les dictionnaires qui daignent s'occuper de ces lieux. « Baiœs » cela rappelle le « Baiac » de Cicéron, un lieu de délices, avec eaux thermales ou quelque plage dolente.

En rôdant autour de ce vocable antique, évocateur de temps où la plaine encore humide formait sans doute un lac, nous pensons à Bayeux, la cité normande où jadis, il y a vingt ans tout au moins, nous passions pour aller voir la mer tout proche. *Dire que Bayeux était la capitale des Bajocasses et que, si vous toussez légèrement vous faites aisément sortir deux mots historiquement Cavoisiens.* Baiœs et Agasse ! Du latin et du parler moyenâgeux ! Les Agasse sont aïeux des Agassiz, gloire de Bavois puis d'Orbe, puis du monde savant tout entier. Savez-vous bien qu'en allant donner ses cours, M. Philippe Godet sourit fièrement à un buste d'Agassiz, là-bas dans l'Université de Neuchâtel ?

Je crois sérieusement qu'entre Bavois et Bayeux il y a quelque lien mystérieux.

Pour l'heure, la tapisserie célèbre dont la reine Mathilde dota la cité normande se retrouve plus somptueuse aux pieds même du château que je vois. La vigie d'Entreroches trône dans un décor printanier plus merveilleux que celui où ma jeunesse pénétra là-bas en Normandie. Et dont se meut, tout vit autour du manoir. Les vignerons transportent l'engrais sur les coteaux rapides. Trois ruches bleues rappellent aux paresseux ou passent, l'éternelle loi du labeur naturel. Ce coin de pays est étrange. La croupe qui domine le château est ornée de pins à l'air provençal. Provençal aussi ou gascon ce bouquet hardi de conifères maigrichons auxquels l'on croit voir s'appuyer Cyrano de Bergerac, à l'heure de son belliqueux délogement.

Au reste, tous ces lieux antiques sortent assez, de notre ambiance visuelle du Gros de Vaud, et mon compagnon de route assure que les grands cyprès du cimetière de Bavois seraient embrassés par feu Böcklin, passionné du Midi latin ou hellénique.

Ces arbres-là sont d'une austère beauté ; mon jeune ami les appelle les Trois Mousquetaires du Sépulcre, il les nomme successivement, comme il convient ces trois gardiens du Royaume d'Eternité sont quatre comme l'étaient les Trois Mousquetaires. Le cinquième du groupe est une ombre, un cadavre sinistre, un fantôme de cyprès ! Regrette-t-il à tel point la vie en ce pays qu'il ne veuille humblement s'allonger aux pieds de vigoureux survivants ? Alors Cicéron avait raison d'écrire : Baiac, lieu de délices. Les vieux murs d'ici comme les vieux cyprès ne veulent point être troublés dans leur béatitude dernière, ils tombent, les vieux murs de la route de Bavois, ils tombent, s'écroulent, et ne souffrent pas d'être relevés. C'est du Midi tout pur, pareille sérénité tenace en face du cours des choses et des humains.

C. CLAVEL.

De la *Feuille d'Avis d'Orbe.*

LE TRAI

(Patois d'Aigle)

Ma fai, mè su décidâ à modâ pé Lozena, l'autra demeindze. J'avai votâ lo deceindé né, et rein ne me gravâve. Ne sein parti ti lou quatro : mè, ma fenna, ma felhie et mon biofe, tôt apri midzo, et ne sein z'allâ i Théâtre. Lou z'autré volion vâire *Dédé,* a bin *Dodo,* ma jé dé : « Rein de cein. ne z'allein vâire : *Le contrôleu des wâgons-lits Dédé et Dodo,* l'é po lou z'einfans, teindu que ié sovein iu passa di pucheinté wagons avoué : « Compagnie internationale des wagons-lits » en balla lettrés, et sarî tiurieu d'en vâire ion dé pré, et de savai quemein on fé po y dremî. La balla râva ! nein pas vi la quavoua d'on wagon-lit, ma bein di z'homma et di femalés que sé tzecagnivon, que sembrassivon, et que débliotâvon tant rido que, se n'avaivé pas atzelâ n'on programme (quemein dion n'arî, ma fâi, rein comprâi. Lai avai mîme on malenèto que traizai la leinvoua à sa balla-mâre, que l'étai portein ben galéza. Cein m'a déplu, et ie de à mon biofe, que rizai décoûté mé : « Te sâ, se jamé te fé di manâires deinse à ma felhie, tonnaire ! quien n'écrasaïe ! Su pô lo respet i z'anthians ! » Mon côo l'e veniu to rodzo, pouai s'e bouetâ à riré, mâ l'e lè fenna que m'on torbia ! E-te que lé justo, vo le demeindé ? Assebin, quan l'on z'u feni, ié dé i femalés : « Allâ io vo voliai, baire n'écoueletta de café, mé vaizé î Casino dé Monbenen, io lou z'artilleu fêton la Sta-Bârba. Vin-tôu Alfred ? Mon biofet n'a pas ouzâ mé suivré ; l'é mariâ du ci tzautein, et l'a encô grô à appreindré. Su don parti solet, apré leu avai baillâ reindez-vo vai lo tiosque di trames, à chatt haorés. Fau vo dré que iétaivo à Losena en tôt premi po savai lou résultat de vôte: dein mon veladzo, on n'arai rein su que le leindé-